

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA GAZETTE

DES

Familles Canadiennes

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 2. QUEBEC, 15 FEVRIER 1871. No. 9.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Septième entretien sur la famille—Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour qu'il m'envoie tant de peines?—Chronique—Agriculture—Recette—Feuilleton : le Pain et le Fromage—Annonce—Conditions.

Septième entretien sur la famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Lorsqu'au sortir des fonds sacrés du baptême, le parrain et la marraine retournent à la maison, pour rendre aux parents leur enfant, cette faible créature est toute parée des grâces de l'innocence et riche des dons du Saint-Esprit. Elle est le temple vivant, le sanctuaire de la divinité. Par le sacrement de baptême qu'il vient de recevoir, cet enfant est devenu l'enfant de Dieu et de l'Eglise, le membre, le frère, le cohéritier de Jésus-Christ, un citoyen du ciel.

A ce moment, un trône d'une gloire éclatante, une couronne immortelle lui sont préparés dans les splendeurs de l'éternité. Dans ce moment encore, les princes de la cour céleste l'entourent et veillent sur lui avec une sorte de respect.

Pères et mères, quelles réflexions sérieuses ne doit point nous inspirer la vue de cet enfant régénéré et sanctifié ! Avec quelle joie et quel respect vous devez l'accepter des bras de ses cautions. Mais, aussi quelle crainte ne devez-vous pas éprouver à la vue du dépôt précieux qui vous est confié ! Pensez que vous devez répondre, un jour, de cet enfant à Dieu, à la Religion, à l'Église, à la société, et même à votre famille. C'est une âme que l'on vous confie, une âme enrichie des plus inestimables richesses, que vous devez conserver dans tout l'éclat de sa beauté.

Encore une fois, c'est une âme créée à l'image de Dieu, enrichie des mérites de la passion et de la mort de Jésus Christ, et vous en répondrez sur votre âme. Oui, ce sera âme pour âme ! . . . Si vous laissez souiller cette âme, cette souillure retombera sur la vôtre, si vous la laissez perdre, la vôtre sera aussi perdue. Quelle responsabilité ! . . . Qu'elle doit faire trembler tant de parents indifférents, négligents et surtout d'une conduite scandaleuse ! . .

Pères et mères, si on vous mettait un million de louis d'or entre les mains et qu'on vous dirait : gardez bien ce trésor, car si vous ne pouvez le rendre intact, quand on viendra vous en demander compte, votre vie en répondra, et vous mourrez. Nous vous le demandons : avec quel soin, quelle précaution, quelle vigilance vous veilleriez sur ce dépôt ! Vous le couvririez de vos yeux, le jour et la nuit, et malgré cette surveillance attentive, vous ne seriez pas encore rassurés, car il y va de votre vie.

Pourtant, ce dépôt n'est rien comparé à celui que Dieu vous confie dans la personne de votre enfant ! Et ce n'est pas seulement de la perte de la vie du corps, dont il vous menace, si vous le laissez périr, mais de la perte de la vie de l'âme, de la mort éternelle.

Une autre supposition qui vous fera comprendre toute la sainteté du trésor qui vous est confié : Voilà un temps de persécution ; les églises sont profanées, livrées au pillage, les vases sacrés, les saintes espèces sont foulées aux pieds des profanateurs et des sacrilèges. &c. Au comble de la confusion, pendant que l'enfer déploie toute sa rage contre ce qu'il y a de plus saint, un prêtre expose ses jours, s'avance au milieu des bourreaux et des profanateurs, enlève un calice rempli de saintes hosties, le cache et se rend chez vous en toute hâte. Aussitôt, il vous fait part de son terrible secret : Voici, vous dit-il, un vase sacré rempli d'hosties consacrées, je viens le confier à votre garde. Je reviendrai vous redemander ce dépôt précieux, après ces jours de tempêtes et de désolation.

Avec quel respect accepteriez-vous ce dépôt ?... Comme vous l'entoureriez de vos hommages !... Comme vous prendriez tous les moyens de la mettre à l'abri de toute profanation !...

Dans le cas dont il est ici question, c'est aussi un vase sacré que l'on vous confie ; votre enfant, nous enseigne la foi, est le temple du Saint-Esprit, le sanctuaire de la Divinité.

Puisqu'il en est ainsi, de grâce, au nom de ce que vous avez de plus cher, veillez donc avec la plus sainte sollicitude et un zèle sans cesse renaissant, sur ce précieux trésor, qui doit vous être plus cher que votre vie.

Imitez, sur ce point, le célèbre Léonide, père du

grand Origène. On raconte de cet homme remarquable que, lorsqu'on lui remit son enfant, au sortir des fonts sacrés, il le reçut dans ses bras avec une grande joie et une profonde vénération, parce qu'il voyait en lui l'image de la divinité restituée dans sa beauté première. - On dit encore que, lorsque son enfant dormait, Léonide allait souvent le contempler avec une sorte de vénération, et que lui découvrant la poitrine, il lui imprimait un baiser respectueux, parce que la vivacité de sa foi lui montrait, dans cet enfant si cher à son cœur, la demeure vivante et comme le palais de prédilection de l'adorable Trinité.

Ah ! si tous les parents chrétiens savaient ainsi respecter l'innocence de leurs enfants, que de peines et de chagrins ils s'épargneraient à eux-mêmes, pour la suite, et combien de malheurs ils éviteraient pour leurs chers enfants !

Si les pères et mères pouvaient comprendre une bonne fois le respect qu'ils doivent avoir pour leurs bien-aimés enfants, tant qu'ils sont assez fortunés pour conserver leur première innocence, quels efforts ne feraient-ils pas pour conserver toujours pur et sans souillure le vêtement plus blanc que la neige qu'ils ont reçu à leur baptême.

Parents chrétiens, pour concevoir une juste idée des soins que vous devez prendre pour conserver votre enfant dans sa belle innocence baptismale, écoutez le trait suivant :

Dans les premiers siècles de l'Eglise, on conservait, dans les familles, les vêtements blancs dont les enfants étaient revêtus au jour de leur baptême.

Dans une de ces familles, dont la mère était un modèle de toutes les vertus, cette femme montrait tous les jours à son fils unique, qui était beau comme un ange, la robe blanche de son baptême, en la lui

faisant baiser avec respect et en lui disant : Mon cher enfant j'aimerais mieux te voir mourir, malgré toute la tendresse et toute l'affection que j'ai pour toi, plutôt que de te voir faire une seule souillure à ce vêtement précieux. L'enfant profita des leçons de sa mère, et jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il conserva son âme pure et sans tache ; mais à cet âge, ayant été forcé de s'éloigner de la maison paternelle, il eut le malheur de rencontrer des compagnons pervers qui l'entraînèrent peu à peu dans les lieux de débauche qu'ils fréquentaient, et réussirent à le faire tomber dans une faute mortelle.

Pendant la nuit qui suivit cette faute, le jeune homme fit le rêve suivant : Il était auprès de sa mère qui, après l'avoir couvert de caresses, se dirigea vers le lieu où était la robe de son baptême ; mais quelle ne fut pas la stupeur de la mère et du fils ! . . . Au lieu d'un vêtement blanc, on n'aperçoit plus qu'un haillon sale, noir, couvert de sang et de boue ! . . . Quel n'est pas le surcroît de leur affliction, lorsque, voyant tout à coup apparaître un animal immonde, épouvantable ; ce monstre s'empara de ce vêtement, le traîne dans l'ordure et le déchire à belles dents. A cette vue, le jeune homme éprouve une telle confusion, une telle horreur, qu'il pousse un cri déchirant qui l'éveille ainsi que tous ceux qui étaient dans la même maison. A ce cri, on accourt, on se presse auprès du lit du jeune homme, pour savoir la cause de sa frayeur. Mais, quel n'est pas l'étonnement de tous, lorsqu'il aperçoivent ce jeune homme vieilli dans quelques heures, la chevelure entièrement blanchie, les traits contractés, en proie à un désespoir épouvantable et criant : Malheureux que je suis ! J'ai souillé la robe blanche de mon baptême !! Mille fois malheur !! Je préférerais cent fois la mort au sort que je me suis fait ! . . .

Pendant que ceci se passait loin de la maison paternelle, voici ce qui arrivait à la mère : Elle aussi fit, en même temps, un rêve non moins effrayant. Elle voyait rentrer son fils ; mais comme il était méconnaissable ! Lui, si beau quand il s'était éloigné d'elle, avait une figure monstrueuse, ses yeux rongis et ensanglantés étaient sortis de leurs orbites, et pendaient sur ses joues qui elles-mêmes étaient livides et noircies ; sa bouche allait d'une oreille à l'autre. Lui, autrefois si bien fait, était alors tout difforme, sa tête était sans cesse agitée et profondément inclinée vers la terre, ses bras étaient de la longueur de son corps, ses jambes étaient difformes et pouvaient à peine le soutenir. Lui, autrefois proprement et richement vêtu, était couvert de haillons les plus dégoûtants ; enfin ce n'était plus qu'un misérable mendiant, qu'un monstre affreux, qu'un énorme serpent suivait de près, et menaçait sans cesse de dévorer.

A cette vue, cette pauvre mère, faillit devenir folle de douleur ! Elle aussi poussa un cri aigu, qui jeta l'épouvante dans toute sa maison. On accourut et on la trouva en proie à la plus vive douleur. On lui en demanda la cause, elle ne put répondre que ces mots : Mon fils ! Mon fils !... Et toujours ses larmes étaient intarissables....

Quelques jours plus tard, voilà ce qui arrivait dans cette même maison remplie d'une foule en pleurs : Une femme était étendue dans un cercueil, quelques cierges brûlaient autour de ce cadavre... Comme on se préparait à fermer cette tombe, un jeune homme la tête toute blanchie par la douleur, frappa à la porte et pénétra dans la maison. Mais que voit-il ? Le cadavre de sa mère qu'il aime tant ! Mis qui a tué cette mère ? Il va l'apprendre, car on lui présente une lettre qu'elle lui a écrite dans

sa douleur et avant de rendre le dernier soupir. Mon fils, lui disait-elle, mon fils, qu'as tu fait ? Quoi ! tu as souillé la robe de ton baptême ! Malheureux, tu as tué ta mère, mais elle te pardonne. Puisse Dieu te pardonner aussi ! Puisse-tu recouvrer ton innocence, c'est à ce prix que je t'offre mon pardon et que je te bénie. Adieu, cher enfant, fais pénitence et viens me rejoindre au ciel, où j'espère être dans quelques heures. Ta mère qui t'aime encore, &c., &c.

Après la lecture de cette lettre, ce pauvre enfant se jette sur le cadavre de sa mère en s'écriant : Monstre que je suis !! J'ai assassiné ma mère ! J'ai assassiné ma mère ! En souillant la robe de mon baptême ! Mon Dieu pardonnez à un misérable tel que moi On voulut éloigner cet infortuné de l'objet dont la vue lui causait un si grand désespoir ; mais on reconnut qu'il était mort ! Le cadavre du fils recouvrait le cadavre de la mère ! . .

Quelle avait été la cause d'un si grand désastre ? Une souillure faite à la robe du baptême. Quel était le plus déplorable de tous ces malheurs arrivés coup sur coup ? Une première chute, une première souillure, un premier péché mortel enfin

Pères et mères, gardez l'innocence de vos enfants à tout prix, au prix de votre vie même, s'il le faut.

Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu, pour qu'il m'envoie tant de peines ?

Telle est la première parole de bien des gens, dès qu'ils ont un chagrin. Au lieu de se plaindre au bon Dieu, ils se plaignent du bon Dieu lui-même

Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon Dieu ?

Comme cette question démontre une grande ignorance et peu de foi !

Ne pourrions-nous pas répondre à ces personnes, comme autrefois, Jésus-Christ à ses disciples infidèles : Hommes de peu de foi, qui ne comprenez rien aux secrets de Dieu !

Quand il vous visite par la souffrance, ne lui posez jamais cette redoutable question : " Que vous ai-je fait pour mériter de tant souffrir ? "

Ne savez-vous pas qu'il pourrait vous réduire au silence, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, en déroulant devant vous, sous vos yeux épouvantés, la longue, la honteuse série de vos péchés, que votre indifférence religieuse dérobe seule à votre attention ?

Ces péchés si grands, si nombreux, ont mille fois mérité l'enfer, avec ses épouvantables châtimens ! Et vous osez vous plaindre de la peine comparativement si légère que Dieu vous impose !

Le même Dieu dont vous vous plaignez, ne pourrait-il pas toujours vous répondre, en vous montrant les flammes redoutables du purgatoire . . . Et que sont donc les peines de la vie présente en comparaison de ces terribles expiations, qui vous attendent par delà du tombeau ! Êtes-vous assez purs, pour ne pas les craindre ? Seriez-vous assez aveugles pour ne pas voir que ses terribles souffrances peuvent devenir votre partage d'un instant à l'autre. Ignorez-vous que les flammes du purgatoire sont les mêmes que celles de l'enfer et qu'elles n'en diffèrent que parce qu'elles ne sont point éternelles. N'est-ce donc pas un grand bonheur que de pouvoir éviter ce lieu de tourmens, sinon entièrement, du moins en grande partie, par la souffrance acceptée saintement !

Dieu pourrait toujours vous répondre en vous montrant son paradis, sa crèche et sa croix.

Votre voyage en ce monde n'est qu'une épreuve passagère. Jésus-Christ fait homme pour votre salut, vous a donné l'exemple de la patience, afin que par le saint usage de la douleur, vous puissiez sanctifier votre âme, et accumuler sur votre tête un poids immense de gloire, dans l'éternité !

L'Éternité ! voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, surtout quand on est éprouvé !

La pauvreté avec ses privations, la maladie avec ses angoisses et ses douleurs, la prison avec ses heures si longues et si affreuses, la perte des êtres qui nous sont chers ; tout change d'aspect, à la vue de l'éternité.

Quand nous souffrons, allons à Jésus-Christ ; il est le véritable *consolateur*, et voilà l'invitation qu'il adresse à tous les malheureux :

“ Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés, et je vous consoleraï, &c.”

“ En vérité, en vérité, je vous le déclare, vous pleurerez et vous gémirez tandis que le monde se réjouira ; mais votre tristesse sera changée en joie.....”

“ Vous êtes maintenant dans les larmes, mais je va's bientôt venir, et votre cœur sera dans la joie ; et rien ne pourra troubler votre bonheur.”

Oh ! qu'ils avaient bien compris ces grandes vérités, ces saints qui supportaient, non-seulement avec patience, mais avec actions de grâces, mais avec joie, avec ravissement les souffrances corporelles ou morales que la Providence leur envoyait ! Quels immenses mérites ils puisaient dans ces épreuves qui nous désolent !

Jetons nos regards sur une sainte Ludovine qui, clouée sur un lit de douleur, pendant plus de quarante années consécutives conservait une telle sérénité, qu'on eût dit qu'elle était sur un lit de rose et ne souffrait rien.

Maintenant, écoutez un St. Louis, roi de France, vous dire en parlant de sa captivité en Égypte, où il avait beaucoup enduré de la part des Sarrasins : “ Je me réjouis et je rends plus de grâce à Dieu, de la patience qu'il m'accorda dans ma prison, que si j'eusse conquis toute la terre.”

Ste. Elizabeth, duchesse de Thuringe, chassée de ses états avec ses quatre petits enfants, délaissée de tout le monde, réduite à la mendicité, alla dans un couvent de Franciscains à qui elle avait jadis fait du bien, et y fit chanter un *Te Deum* en actions de grâces, de ce que Dieu lui accordait la précieuse faveur de souffrir pour son amour.

St. Joseph de Calasanza, célèbre en Italie, disait : “ quo

le travail et la peine ne sont rien, quand il s'agit de gagner le paradis," et il rapportait ces belles paroles de l'Apôtre St. Paul : "*Les souffrances de la vie présente ne sont point proportionnées au poids éternel de gloire qui sera manifesté en nous.*"

Du courage donc, qui que nous soyons, justes ou pécheurs, comprenons le mystère adorable de la douleur !— C'est la visite de Dieu la plus intime,—c'est le don le plus précieux, le présent le plus solide de sa miséricorde.

"Le bien que j'attends dans l'Éternité est si grand, disait St. François, qu'il rend douces toutes mes peines." Quiconque veut gagner le ciel doit être content de souffrir.

Voici une pensée qui doit être plus que suffisante pour nous engager à supporter nos peines avec patience :— Qu'est-ce que Dieu, dans sa sagesse infinie, a trouvé de plus excellent à donner aux êtres qu'il a le plus aimés dans l'éternité et dans le temps, tels que son Fils unique, Marie, sa mère, son épouse et sa fille, ses saints, ses martyrs et tous ses amis ? La douleur.

Disons-nous tous les jours : "Si nous souffrons avec Jésus et Marie, nous serons avec eux... C'est par la croix qu'on arrive à la gloire....."

CHRONIQUE.

On ne peut lire l'Ancien Testament, sans être frappé de la conduite que Dieu tient envers le peuple qu'il s'est choisi. Il en fait un peuple de prodiges, et sa main toute puissante est toujours tendue sur lui, soit pour le bénir ou le protéger, tant qu'il est fidèle, soit pour le châtier avec une verge de fer, quand il devient prévaricateur. En effet, qui pourra lire l'histoire du peuple de Dieu, sans être forcé de s'écrier, à chaque page : "Le doigt de Dieu est ici, le doigt de Dieu est là ; ici, il se montre dans les anges de sa cour qu'il envoie vers les patriarches,

pour leur faire part de ses promesses ; là, dans la personne des libérateurs qu'il envoie à ce peuple. Et ces libérateurs, pour rendre leur mission plus sensible, il leur communique en quelque sorte sa puissance. Voyez Moïse tenant tous les maux dans sa main, et les répandant, sur la terre de l'Égypte, pour forcer son roi à rendre le peuple hébreux à la liberté ; voyez-le séparer les eaux de la mer Rouge et les forcer de livrer passage au peuple qu'il dirige vers la terre promise ; voyez-le encore frapper un rocher et en faire sortir l'eau, pour étancher la soif de ce même peuple. Plus tard, voyez Samson, Josué, Gédéon, David ; quels prodiges de valeur ils opèrent, soit pour délivrer, soit pour venger ce peuple.

Encore, quel sujet d'étonnement que cette suite de prophètes qui viennent éclairer ce peuple sur l'avenir qui l'attend, et lui prêcher la pénitence. Et si ce peuple est sourd à leur voix, s'il tombe dans l'idolâtrie, comme Dieu se hâte d'envoyer contre lui des ennemis puissants qui l'emmenent en captivité, le réduisent en servitude ! Mais enfin, aussitôt que ce peuple s'humilie, pleure et fait pénitence, de nouveaux libérateurs lui sont encore donnés, pour le rendre à la liberté. Des femmes sorties de son sein viennent l'arracher à la tyrannie des souverains les plus puissants. Judith et Esther sont là pour désarmer Nabuchodonosor et Assuérus.

Encore une fois, la miséricorde et la justice de Dieu se lisent à chaque page de l'histoire du peuple qu'il s'est choisi pour préparer les voies au Messie.

Maintenant si nous ouvrons les annales de l'Église, nous trouverons un autre peuple qui a aussi été visiblement choisi pour protéger l'Épouse de Jésus-Christ, la Ste. Église. La conduite que Dieu tient à son égard est semblable, sous plus d'un rapport, à

celle qu'il a tenue à l'égard du peuple hébreux. Le peuple français, comme le peuple Juif a reçu une mission sublime. Comme lui, il a reçu les faveurs les plus signalées. La délivrance de Paris, en 451, par Ste. Gèneviève ; la victoire de Tolbiac remportée par Clovis sur les Allemands, en 496 ; la délivrance d'Orléans, assiégée par une nombreuse armée anglaise, en 1429, par Jeanne d'Arc ; voilà autant de prodiges qui prouvent clairement la protection dont Dieu s'est plu à couvrir la France. De plus, qui osera nier que ce peuple a reçu en partage, l'intelligence, le génie, la bravoure et tous les dons qui en font la première de toutes les nations de l'univers.

Après tant et de si grandes faveurs, il semble que Dieu pouvait tout exiger de ce peuple, sans craindre d'en être délaissé. Aussi, pendant des siècles, ce peuple a marché à la tête de la civilisation, et a envoyé par le monde entier, des apôtres de la bonne nouvelle, il a couvert son sol de monuments religieux indestructibles. Ses rois ont rendu la liberté à l'Eglise, ont doté son Chef de la Capitale du monde chrétien, et d'un domaine assez étendu pour pourvoir aux besoins de l'Eglise Universelle. Et en voyant tout ce que la France a fait pour l'Epouse de Jésus-Christ, on est forcé de s'écrier : C'est une fille généreuse et dévouée, dont le cœur est sincèrement attaché à Sa Mère ; c'est la fille aînée de l'Eglise ! Et qui pourrait oublier cette sombre et lugubre époque où, à la voix sacrilège d'un moine apostat, l'Érope presque entière tombe dans l'abyme du protestantisme ? La France presque seule survit au désastre ! Presque seule, elle demeure catholique ! Presque seule, elle est dévouée au Saint-Siège. Et, au Concile de Trente, elle était là pour dire à l'Allemagne, aux Pays-Bas, à l'Angleterre, &c. : Enfants,

l'ingrats, pourquoi fuir une mère qui vous a comblé de ses dons et de ses largesses ; revenez vers elle et jetez-vous dans ses bras. Ces peuples méprisèrent ses conseils et ses bons exemples, et se séparèrent de l'Eglise, de plus en plus.

S'il en avait toujours été ainsi ! Si cette fille, grande, généreuse et dévouée, avait en soin d'étonner la voix de l'impunité, qui, pour se faire accepter, prenait toutes les formes ; elle eût évité le plus terrible événement qui ait souillé l'histoire de l'humanité, la déplorable et sanglante révolution française. Si encore, depuis cette épouvantable catastrophe, elle eut sérieusement travaillé à cicatriser les plaies profondes qu'elle s'était faites de ses propres mains. Mais non ; elle a donné libre carrière aux pamphlets immoraux, aux feuilletons immondes, aux sales romans, aux livres impies et blasphématoires, elle a laissé empoisonner toutes les sources de la vie morale et intellectuelle, elle a permis au libertinage de s'étaler sur ses théâtres, ses places publiques, elle a confié ses enfants à des précepteurs qui leur enseignaient la haine du Christ et de son Eglise, &c. Qu'attendre d'un pays qui renferme dans son sein tant d'éléments de ruine et de destruction ? Son cœur peut-il nourrir des sentiments nobles et élevés, avoir des élans généreux ? Pour avoir la réponse à cette question, voyez la conduite que cette fille aînée de l'Eglise a tenue envers sa Mère, il y a à peine quelques mois. Cette Mère est menacée des plus grands malheurs, elle réclame une protection toute spéciale, elle supplie sa fille bien-aimée de ne pas l'abandonner dans sa détresse. Celle-ci ferme l'oreille à cette voix attendrie et si digne de respect, elle s'éloigne en toute hâte, sous prétexte qu'elle a besoin de toutes ses forces chez elle. L'ingrate !

Qu'elle va payer cher cet abandon de la meilleure des mères ! Qu'il lui faudra de larmes, de sang et de souffrances pour laver la tache qu'elle vient de faire à son honneur, à son drapeau ! Sedan, Metz, 150,000. prisonniers, un empereur tombé de son trône, jeté dans un cachot ; tous ces désastres et tant d'autres ne sont peut-être que le prélude du drame sanglant qui se prépare autour de Paris. Cette cité orgueilleuse se consolait de la perte des plus puissantes forteresses de la nation. Comment se disait-elle, dans son délire, l'ennemi pourra-t-il pénétrer dans mes murs ? Comment pourra-t-il franchir la double enceinte qui m'entourne, approcher des forts hérissés de canons qui me protègent, anéantir une armée d'un million d'hommes, car chacun des hommes que je nourris est un soldat. De plus, n'ai-je pas encore pour me protéger, trois grandes armées qui s'avancent vers les lignes de mes ennemis, pour les briser et les forcer de lever le siège ? " Voilà le langage hautain et plein d'aveuglement qu'a tenu la ville de Paris, jusqu'à ce jour.

Mais, aujourd'hui, elle est bien forcée de changer de langage. Ses forts tombent l'un après l'autre, ses trois grandes armées, celle de la Loire, celle du Nord, celle de l'Ouest ont été défaites presque en même temps, et sont en pleines déroutes, les bombes et les boulets ennemis, portent l'incendie, la destruction, la mort dans son sein, la révolution lève sans cesse sa tête hideuse, profère des menaces de massacre et de ruine ; les vivres deviennent de plus en plus rares, la famine avec son affreux cortège de misères, s'avance à grands pas, puisque la ration de la farine est d'une livre et demie par jour, que la viande de cheval est entièrement épuisée ; que les chats coûtent \$4.00 la pièce ; la viande de chien \$1.50 la livre, les rats \$1.00 ; et qu'il ne reste plus

en perspective que la plus humiliante, et la plus ruineuse capitulation.

Bon Dieu ! Quel épouvantable châtement ! Et encore, si ce peuple levait les yeux et les mains vers le ciel ! S'il implorait son pardon, en se frappant la poitrine et confessant ses égarements ! Il pourrait encore être sauvé, Dieu lui enverrait un puissant libérateur ! Mais non, on ne veut triompher qu'avec des moyens humains et dans le délire de la rage et du désespoir, on fait la guerre au Dieu des armées et de la victoire.

Quand ces lignes arriveront à nos lecteurs, à n'en pas douter, le malheur sera à son comble, la France sera noyée dans son sang et la proie d'un tyran aussi cruel qu'insatiable, et le peuple que Dieu s'est choisi sous la nouvelle loi aura reçu le juste et terrible châtement dû à son infidélité.

AGRICULTURE.

—
CAUSERIE.

—
Le curé et ses habitants.

—
(Suite.)

M. le Curé.—Quand le petit Baptiste, le soir, fut entré dans sa petite chambre à coucher, qu'il avait, pour ainsi dire, transformée en oratoire, il se jeta aussitôt aux pieds d'un crucifix, baisa une image de l'Immaculée Conception ; et, les mains jointes, les yeux fixés sur ces objets précieux, il s'écria dans toute l'effusion de son cœur : O Jésus ! O Marie ! ma mère ! que vous rendrai-je, pour toutes les

faveurs inestimables que vous m'avez accordés en ce grand jour ! Comment puis-je vous témoigner toute ma reconnaissance et mon amour ! Soyez donc à jamais loués, bénis et remerciés. Recevez l'offrande de tout ce que j'ai, de mon esprit, de mon intelligence, de mon cœur, de mon âme, de mon corps, de mes forces et de ma santé. Quant aux biens temporels qu'il vous a plu de m'accorder, ô mon Dieu, je veux en disposer, selon votre sainte volonté, à secourir les nécessiteux, à soulager les malheureux, à orner vos saints autels.

O Saints Anges gardiens, je vous confie la garde de mon maître et de ma maîtresse ; veillez sur leurs jours, conduisez leurs pas dans le sentier de toutes les vertus.

Après cette prière qui se prolongea longtemps, et qui fut faite avec toute la ferveur dont son cœur était capable, le petit Baptiste se releva, s'assit auprès d'une table et là, il mesura toute l'étendue de sa responsabilité, examina sérieusement tout ce qu'il avait à faire, pour reconnaître la confiance que lui témoignaient son maître et sa jeune maîtresse.

Il comprit dès suite que le succès d'une ferme dépend, avant tout, de la conduite de la maison, que c'est là surtout que tout se dépense ou s'économise. Il prit donc la résolution de s'entendre avec Delle Mary, et de lui procurer une jeune personne intelligente, pieuse et honnête, qu'elle pourrait instruire, pour en faire une véritable ménagère. Il préférerait une jeune personne à une femme âgée, parce qu'il espérait qu'elle montrerait une meilleure volonté, plus de docilité et plus d'aptitude à s'instruire.

Après cette première résolution, il se dit : " M. P. . . . , il est vrai, est un des meilleurs cultivateurs des environs, cependant le système qu'il suit, laisse

encore beaucoup à désirer, et on pourrait faire de sérieuses améliorations.

“ Mes livres, mon journal, mes observations me venant en aide, j'espère opérer des changements qui seront tous à son avantage.”

Après ce monologue, notre jeune cultivateur dressa le plan qu'il voulait suivre. Il se donna la peine de l'écrire article par article et dans les plus grands détails, se réservant de faire, plus tard, les corrections que lui dicterait l'expérience. Les soins à donner à la terre, aux animaux, à la laiterie, à la basse-cour, au jardin, &c., rien n'était oublié.

Les premières pages de son cahier furent remplies de maximes dont les unes se rapportaient à l'économie, et les autres à la bonne culture. Nous en extrayons les suivantes : Economie ;—

—L'œil du maître est le meilleur engrais d'une terre. Il nourrit le bétail, fait tout prospérer. Quand il se ferme, tout languit, tout se dissipe, tout souffre.

—Une maison mal tenue, est une maison perdue.

—L'économie est utile au riche et nécessaire au pauvre.

—Sans économie, la misère entre par brassées et ne s'en va que par pincées.

—On perd souvent plus en un jour par négligence, qu'on ne gagne, dans une semaine, par le travail.

—Apprends à tes enfants et à *tes serviteurs* à tout serrer ; cela s'apprend aussi bien qu'à gaspiller.

—Ne laisse rien perdre, et tu ne manqueras jamais de rien.

—La femme est le bon Dieu de la maison.

—Femme économe est un trésor, et femme vigilante vaut son pesant d'or.

—La misère regarde à la porte du travailleur et de l'économe, mais elle a peur d'y entrer.

—Il faut une place pour chaque chose, et mettre chaque chose à sa place.

—Chaque soir, ainsi qu'à la fin de tes travaux, serre tes fourches et les râtaux.

—Ne remets pas au lendemain, ce que tu peux faire le jour ou le matin.

—Petit gaspillage ruine un grand ménage.

—Bonne culture :

—Tant vaud l'homme, tant vaut la terre.

—Si on tirait des champs tout ce qu'ils peuvent donner, on vivrait tous à l'aise et à meilleur marché.

—Dix arpents bien ameublés et bien engraisés en valent cent qui ne le sont pas.

—Ce n'est pas ce que l'on sème qui produit, mais ce qu'on engraisse.

—Sans fumier, point de bonnes terres, avec du fumier il n'y en a pas de mauvaises.

—Semer sans fumier c'est se ruiner.

—Pour que la terre rende, il faut lui prêter ; elle ne donne rien pour rien.

—Point de mauvaises années pour celui qui engraisse bien sa terre, point de bonnes pour celui qui l'engraisse mal.

—Le boulanger fait le pain, mais c'est le fumier qui fait le grain.

Les habitants.—Monsieur le curé, vous avez dû remarquer avec quelle attention nous avons suivi votre intéressant récit. Pour ne rien perdre de l'intérêt qui s'y rattache, nous avons pas voulu vous interrompre une seule fois ; mais maintenant que votre entretien entre, pour ainsi dire sur un autre terrain, permettez-nous de vous exprimer toute notre admiration pour le modèle que vous nous mettez sous les yeux. C'est un modèle qui devrait être proposé à tous nos enfants. Jamais nous n'a-

vous vu un esprit plus droit, un cœur mieux fait, une vertu plus éclairée.

S'il est aussi bon cultivateur qu'il s'est montré bon fils et bon serviteur, il devra faire des prodiges.

M. le Curé.—Oni, il fera des prodiges ; mais des prodiges que tous les cultivateurs peuvent faire comme lui. Mes amis, moi aussi, je désirerais que tous vos enfants, que tous nos jeunes canadiens lussent ce récit, et se fissent un devoir de marcher sur les traces de notre jeune ami. Quel beau spectacle, nous verrions alors ! Notre jeunesse serait sobre, économe, amie du travail et vertueuse. Quant à vous, faites-vous un devoir de raconter à tous ceux que vous rencontrez, ce que je vous apprends touchant ce jeune homme, engagez-les à lire la gazette où ces détails sont reproduits, et appliquez-vous surtout à faire de tous vos jeunes gens de bons cultivateurs, des citoyens intègres, irréprochables.

Écoutez encore, et vous verrez que vous ne perdrez pas vos soirées.

Le premier article du plan de petit Baptiste regardait les domestiques. Il savait quelle importance il faut attacher au choix de serviteurs intelligents, probes et sobres. Il connaissait, dans le voisinage de la maison paternelle, deux frères qui appartenaient à des parents pauvres, mais qui réunissaient toutes les qualités d'un bon serviteur. Dans la même famille, se trouvait une jeune fille âgée de vingt ans, qui paraissait aussi très recommandable par sa modestie, sa vigilance et sa soumission. Il se dit donc : il me faut me procurer ces serviteurs à tout prix. Il est vrai qu'ils ont peu de connaissances de la culture améliorée et de la tenue d'un ménage ; mais nous pourrons, Delle, Mary et moi, leur apprendre, en partie, ce qu'ils

ignorent ! Il pensa de plus qu'un serviteur plus jeune ne serait pas de trop sur cette grande ferme et il jeta les yeux sur le plus jeune de ses frères qui était remarquable par son activité et son intelligence.

Dès le lendemain il écrivit donc à son père pour lui demander de lui envoyer tout ce monde au plus tôt ; lui faisant comprendre quel avantage ce serait pour son petit frère et les enfants de la famille B de vivre et de servir dans une maison telle que celle de M. P. . . .

Avant de passer aux autres articles de son plan nous allons dire ce qui arriva quant à cette première démarche.

Trois jours après l'envoi de sa lettre, tout son monde arriva. C'était un beau spectacle de voir ces quatre jeunes gens, tous remarquables par leur simplicité, leur naïveté, et leur bonne tenue.

Petit Baptiste s'empressa d'aller les présenter à son maître, qui gardait encore sa chambre à coucher. Quand M. P. . . . eut examiné attentivement toutes ces figures franches, pleines de bonhomie, ces regards candides et à demi-voilés par une certaine honte, il dit à celui qu'il appelait toujours son petit ami, ou le gouverneur de sa maison : " En vérité, on ne pouvait faire un meilleur choix ! Vous avez la main heureuse, le coup d'œil sûr, mon cher ami ! " — Delle. Mary ne parut pas moins enchantée, et en fit le compliment à celui qu'elle considérait comme l'ange protecteur de la maison.

Après cette entrevue, petit Baptiste montra à chacun le cabinet où il devait coucher, puis la chambre commune où ils devaient tous prendre leur repas, et leur dit en présence de Delle. Mary : Mes bons amis, pour qu'une maison soit bénie et puisse prospérer, il faut absolument que l'union, la

paix et la bonne entente y règnent. Ainsi, vous devrez vous aimer les uns les autres, vous supporter avec patience et vous pardonner mutuellement vos défauts. Il vous faudra toujours professer le plus grand respect pour votre maître et votre maîtresse que voici. Vous devrez veiller sur tout ce qui vous sera confié, comme si cela vous appartenait en propre.

Vous serez bien payés et d'autant mieux que vous ferez preuve d'une meilleure volonté. Vous n'avez rien à craindre de la part de vos maîtres ; le commandement n'aura rien de dur et de difficile. Vous ne travaillerez que suivant la mesure de vos forces. Vous aurez tout le temps nécessaire à vos exercices religieux.

Quant à moi, je ferai tous mes efforts pour vous être utile et pour vous faire oublier l'éloignement de la maison paternelle. Nous passerons nos soirées ensemble et j'espère que nous nous amuserons bien, tout en nous instruisant.

Les habitants.— Si tous les maîtres étaient aussi bons, nos enfants n'auraient pas tant de répugnances à aller en service.

A continuer.

RECETTE.

Si on en croit le Dr. Drew, de Vermont, l'eau bouillante est un excellent moyen de détruire la larve des insectes qui font la guerre aux oignons. L'eau dont il s'est servi lui-même pour arriver à ce but était en pleine ébullition. Le résultat fut que les insectes disparurent et que les jeunes plants ne souffrirent nullement de ce procédé. M. l'abbé Provancher a déjà enseigné le même remède après en avoir fait l'expérience.

PAIN ET FROMAGE.

V

LE CALME POUR TOUS.

(Suite et fin.)

—Le motif? votre question m'embarrasse. Je ne le dirais pas à tous; mais à vous... en ce moment... si vous me promettez le secret, je vais tout vous dire.—Vous n'ignorez pas que je possède encore ma mère, vieille et infirme. Quand elle habite avec moi, je m'arrange de façon à lui procurer toutes les jouissances qui peuvent adoucir ses derniers jours; mais quand nous sommes séparés, comme cette année, mon modeste revenu ne saurait suffire à ses besoins. Pauvre mère! après la mort de mon père, pour sauver l'honneur de notre nom, elle paya toutes les dettes; il ne lui resta que sa dot fortement ébréchée et la gloire de sa probité tout entière. Par elle, je fus placé à l'école militaire, et, durant trois années, elle vécut de privations, afin d'assurer mon sort. Me serait-il possible de l'abandonner aujourd'hui? J'ai calculé la somme dont elle a besoin chaque mois; j'ai de même mesuré ma dépense d'une manière rigoureuse; je ne puis disposer que de quinze francs. J'ai bien encore quelques petites ressources, mais si incertaines que je ne les compte pas. Pour me procurer ces quinze francs, j'ai donc recours à un artifice. Mon traiteur défaille les jours où je ne dine pas à la table d'hôte. Je me passe de dîner deux fois par semaine, puisque vous voulez le savoir; ces jours-là, je vis de pain et de fromage.

Le général ouvrait de grands yeux stupéfaits.

—Oui, reprit Liofred, de pain et de fromage. Je fais une longue promenade. Arrivé auprès d'une source, je tire mes provisions de ma poche, et après avoir mangé gaiement, je m'en retourne plus gaiement encore. Je suis jeune, je suis robuste; la pauvre femme ne pourrait vivre si les quinze francs lui manquaient. Je les lui dois à plus d'un titre... et le principal, c'est le quatrième commandement de Dieu. Après la revue, j'avais fait ma provision; votre invitation me surprit mon dîner dans ma poche; je me rendis à vos ordres et vins de la sorte m'asseoir à vos côtés. Fallait-il retourner mes

poches, et faire cette parade en face de votre état-major ? Cette considération n'eût-elle pas existé, je n'aurais pu vaincre ma répugnance à me disculper par une pareille exhibition. Aucune puissance humaine n'aurait pu m'y contraindre : c'est m'outrager que de douter seulement de ma parole.

Le général sentait son cœur palpiter et ne pouvait pas contenir son admiration. Saisissant la main de l'officier, il la serra fortement entre les siennes, et lui dit d'une voix émue : Liofred, vous êtes le meilleur fils qui soit au monde, comme vous êtes le meilleur officier de mes régiments. Je vous en supplie soyez mon meilleur ami

— L'obéissance m'est bien douce, et si plus tard

— Chut ! je veux être le premier Plus tard, vous aurez tout ce que votre cœur désire. Pourvu que vous soyez mon ami, Agnès vous appartient.

— Mon général ! . . . s'écria Liofred, et il ne put rien ajouter, tant il était oppressé par ce qu'il venait d'entendre.

Le général lui dit en se levant : Attendez-moi quelques instants ; avant de nous séparer, nous ferons les fiançailles ; entendez-vous ? Je le veux.

Il ne s'était pas écoulé vingt minutes que le général reparaisait, priant Liofred de passer au salon. Les dames s'y trouvaient. Agnès avait à peine eu le temps d'essuyer ses yeux et de se jeter aux genoux de sa madone en s'écriant : Bonne Vierge, la grâce est complète. Je vous remercie !

Les fiançailles furent célébrées sans aucune solennité. Il y eut ceci de remarquable, que Liofred voulant faire un cadeau à sa fiancée et n'en ayant pas d'autre sous la main, tira de sa poche un chapelet de corail monté en argent et le passa gracieusement au cou de la jeune fille.

La mère sourit en disant : Voilà un singulier cadeau de noces pour la fiancée d'un soldat ! mais, Liofred, j'ai moi-même à réclamer un présent.

— Et lequel ?

— Le pain du quatrième commandement.

Oh ! pour cela

— Nous le voulons Oui, nous voulons le voir et le goûter, dirent en même temps les deux femmes.

— Heureusement que je n'ai pas encore eu le temps ni la pensée de m'en dessaisir. Le voici ce pain de bénédiction, qui faillit être pour moi un pain d'amertume.—Et il tira de sa poche une large tranche de pain et un morceau de fromage enveloppé dans un papier.

La mère d'Agnès prit ce pain, le rompit en souriant ; puis, étant sortie, elle revint au bout d'un instant, tenant à la main une magnifique boîte d'or enrichie de diamants.

— Regarde, Agnès, dit-elle, c'est ici que je le place, ce pain si doux à la bouche et au cœur d'une mère ! . . . Aie soin de le conserver pour les jours où ta mère aura les cheveux blancs comme la mère de Liofred.

Elle ferma la boîte et l'offrit à sa fille qui se jeta au cou de sa mère.

Le jour suivant, il n'était bruit dans toute la ville que des fiançailles de Liofred et d'Agnès. Immédiatement après Pâques, ils montèrent tous les deux à l'autel, enviés des hommes et bénis des anges. Agnès portait la robe blanche, et Liofred les épaulettes de capitaine.

(FIN.)

ANNONCE.

UN de nos agents de Montréal, M. Pierre Picard, a en mains un riche assortiment d'ornements d'église, de tableaux, de livres d'écoles, etc. Tous ces objets sont livrés à des prix excessivement réduits, et tous ceux qui se rendent à Montréal, devraient visiter son établissement de la rue St. Antoine, près de l'Evêché.

CONDITIONS.

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que D'UN ÉCU, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressées au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme.

10^e Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

A Rimouski, M. l'abbé J. Gagné, du séminaire de cette localité, nous rendra les mêmes services.

DES PRESSES A VAPEUR DE LÉGER BROUSSEAU, QUÉBEC.